

La télé se fout du réel

Yves Rousseau

Numéro 90, hiver 1998

Le tabou du réel

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23715ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rousseau, Y. (1998). La télé se fout du réel. *24 images*, (90), 16–18.

La télé se fout du réel

PAR YVES ROUSSEAU

Il ne reste pratiquement plus de réel au cinéma, c'est peut-être normal qu'on le cherche à la télé. De là à l'y retrouver, c'est une autre histoire.

Parce que voir des choses captées par une caméra: bouger, vivre et mourir est un désir qui se réalise depuis plus de 100 ans au cinéma, désir qui existe probablement depuis toujours (comment expliquer autrement le rayonnement immédiat et mondial de la chose cinématographique?). Le cinéma muet a été le premier médium populaire planétaire.

Il était une fois Lumière et Méliès, Apollon et Dionysos, le «réel» et l'«imaginaire». Le cinéma avait toujours fait la part des choses entre les deux, du moins jusqu'aux années 80. Là, quelque chose s'est cassé, qui est arrivé avec la vidéo, la généralisation de la télécommande, le triomphe du marché, l'éclosion de la télé spécialisée, la domestication de la musique pop par le clip, le développement des effets spéciaux virtuels.

Qu'est-il arrivé? Serions-nous passés, sans trop nous en apercevoir, d'un monde où l'image devenait réelle à un réel qui devient image? Je ne voudrais pas que ça paraisse trop, mais je suis dans un profond désarroi. Si le réel ne m'échappe pas complètement, sa définition est loin d'être aisée à circonscrire. Je n'ai pas honte, des générations de penseurs se sont cassé les dents là-dessus. Désespéré, j'ai envoyé un courrier électronique à un ami prof de philo qui m'a répondu ceci:

«La réalité, c'est un coup de poing sur la gueule, c'est l'objectivité, l'objection, l'objet, ce qui résiste au projet, ce qui emmerde... Ça doit se trouver au cinéma, l'objectif!

Blague à part, il y a Descartes et son dualisme *res cogitans/res extensa*, la réalité pensante et la réalité étendue. Le problème, c'est ce qui relie les deux, ce qui permet l'adéquation: Dieu (principe d'ordre immanent pour Descartes), l'idée du Bien (aussi principe d'ordre immanent, plutôt transcendant) pour Platon; ce pourrait être l'imaginaire télévisuel, non?

J'ai de la difficulté à cerner le concept de «réel induit» parce que l'induction, c'est à partir d'une réalité donnée et la réalité n'en est donc pas le terme. Je conçois mieux que la télévision, par le monde qu'elle crée, oriente l'induction lorsque nous sommes confrontés à un autre ordre de réalité, qui n'est pas du domaine strict (mais riche) de l'imaginaire, celle coup-de-poing-sur-la-gueule. Ainsi, l'induction est inévitable parce que nous sommes confrontés à une réalité (nous avons plutôt tendance à y chercher un sens), mais elle ne se produit pas dans l'abstrait. Le monde télévisuel peut informer, former notre pensée, et donne ainsi un sens au monde. En ce sens, ce Dieu, ce qui me permet d'évaluer la juste mesure des choses, d'avoir un jugement éclairé sur la réalité, cela peut être la télévision.

J'ai même déjà pensé que peut-être nous voyons le monde avec un cadre télévisuel: «Attention! Le monde dans lequel vous allez vivre a été adapté spécialement par la télévision». Un peu comme on fait pour le cinémascope. Mais ça, comment les gens cadrent le réel, c'est difficile à évaluer.»

Merci Jacques, je vais essayer de suivre une des pistes que tu suggères, celle d'un réel induit par la perception, laquelle serait nourrie de télévision. Donc, le réel ne serait qu'une idée, un concept déduit par la conscience à partir des perceptions sensorielles immédiates et passées. Cela peut paraître prosaïque, c'est plutôt stimulant, cela ouvre des portes.

Le réel, chacun sait ce que c'est mais personne n'arrive à le définir.

Le réel c'est une chose (matérialité) ou un fait (constat, témoignage). Le réel produit des effets; et c'est aussi l'idée qu'on s'en fait.

Le réel c'est un peu ce que Cocteau disait de l'amour: «Il n'y a pas d'amour, il n'y a que des preuves d'amour», que plus modestement nous appellerons des traces. C'est joli, les traces du réel, il me semble que ça correspond davantage à ce qu'une caméra et un micro pourraient capter.

Une femme réagit en direct au meurtre de son mari policier. Jusqu'où les reality shows peuvent-ils exploiter notre propension au voyeurisme?



Le réel c'est le tout caméra, le tout écran, c'est le système, le dispositif. Pas ce qui est montré. Pourtant ce qui est montré cherche à nous convaincre de sa réalité.

L'autre soir à Canal Vie, je tombe sur une opération, une plastie mammaire de réduction. Rien ne nous est épargné. Le médecin nous explique ce qu'il fait. Il prend un gros sein flasque et en garotte le pourtour afin de le raffermir. Il découpe au scalpel autour de l'aréole puis effectue une autre incision à l'équateur. Il glisse le scalpel sous la bande de peau pour l'enlever comme on pèle une orange. Sous la peau, du gras jaunâtre et sous le gras la glande mammaire, masse blanche. Le sang coule, mais beaucoup moins que je ne l'aurais cru. Le chirurgien cautérise les vaisseaux sanguins de manière, dit-il, à prévenir les hématomes. Il décolle ensuite la glande mammaire du muscle thoracique, il passe sa main dessous pour nous montrer comment c'est fait. Puis il charcute. Le scalpel découpe de généreuses tranches de glande mammaire pendant que le chirurgien précise que la patiente est sous anesthésie générale. Ce n'est peut-être pas du réel, mais c'est drôlement réaliste.

Hé, je suis en train de regarder à la télé l'intérieur d'un corps humain bien vivant, une femme qui trouve qu'elle a de trop gros seins. Il ne s'agit pas de lui sauver la vie, de retirer une tumeur. C'est une question d'esthétique. C'est aussi très technique. Le discours technique donnerait-il une plus-value de réel à la représentation?

Je pense à Cronenberg qui parlait de la réalité des corps. Qui faisait semblant de s'étonner que la plupart des gens soient dégoûtés par ce qui existe à quelques millimètres sous la peau de l'être aimé. Le sein de ma douce que j'aime caresser, pétrir; je sais maintenant ce qu'il y a dedans. Le réel, c'est dégoûtant. Et le dégoût, tout le monde connaît. La nausée, c'est une sensation que tous peuvent décrire. C'est aussi une affaire de morale.

Ce qui est bien réel dans la télé, c'est le dispositif, pas l'image véhiculée par la machine. Bien sûr, l'image est présente; mais surtout, elle re-présente. Elle est choisie, coupée, montée et commentée. Plus grand-chose à voir avec l'expérience sensorielle directe. La machine repose sur deux colonnes: un pilier technologique, le réseau, la quincaillerie; et un pilier marchand, représenté par le système mercantile publicitaire. La télé montre ce qu'elle montre pour offrir à vendre. Elle prend sa part sur le temps et l'argent du peuple. Voilà pour le réel. Et vouloir extirper de la télé sa dimension marchande relève d'un idéalisme qui peut conduire aux pires dérives politiques. Les gens pressés de façonner l'«homme nouveau» expurgé de ses



Serions-nous passés, sans trop nous en apercevoir, d'un monde où l'image devenait réelle à un réel qui devient image?

contradictions me font très peur. Ce siècle ne nous a-t-il pas assez démontré les horreurs de la rectitude absolue, qu'elle se serve d'alibis communistes, fascistes, religieux, raciaux ou économiques? Sans être cynique, y aurait-il moyen de considérer la chose avec un brin d'ironie, sinon de distance caustique?

Je suis tombé l'autre jour sur des cassettes préparées par un type qui passe sa vie devant la télé. Il stocke, accumule patiemment des images. C'est un collectionneur, avec tout ce côté compulsif-anal propre aux collectionneurs. Il enregistre, classe et remonte. Il possède trois magnétoscopes prêts à partir en tout temps. Il possède une soucoupe pointée vers le ciel à l'affût des satellites. Il capte le Japon et la Russie, le Brésil et les États-Unis, *of course*. C'était l'anniversaire de l'ami Vincent et on s'est mis à regarder



une de ces cassettes où l'on peut voir une suite de scènes extrêmes assez révélatrices de certains aspects de la nature humaine, indépendamment de ce qui est montré. Ce qui compte, c'est comment c'est montré. Et je répète que le dispositif me choque davantage que ce qu'il veut bien agiter devant moi comme épouvantail.

Ces cassettes de *reality show* domestique ne sont qu'une excroissance un peu plus *hard* d'émissions qui fleurissent sur le réseau américain FOX, et semblent rapporter, puisque FOX s'est immiscé dans le club très sélect des réseaux majeurs (la triade ABC, CBS et NBC) avec une programmation qui titille notre propension au voyeurisme assortie à une absence de vergogne qui laisse pantois. On ne compte pas les émissions qui flirtent avec le réel chez FOX. Je dis bien flirtent, car si elles en prennent les oripeaux, on en apprend peu sur le réel mais beaucoup sur une certaine réalité. Car la réalité, c'est autre chose que le réel. Et là, ce qui est montré à la télé devient très pertinent. La réalité serait une sorte de réel collectif où l'image n'est qu'un appât sur l'hameçon. Et le public mord à plein regard. Pour lui, importe moins le degré de mise en scène de l'image que certains éléments plus viscéraux comme la correspondance directe avec l'idée qu'il se fait déjà de ce qui est représenté. La télé est populaire parce qu'elle nous fait surfer sur une vague de clichés. Si l'image colle au cliché, elle s'incruste, s'accepte, s'achète. Le cliché est à la pensée ce que le dollar américain est à l'économie mondiale: la valeur universelle, peu importe si la pièce est fausse.

Autre élément viscéral, l'émotion de voir en action les anonymes, représentants directs du téléspectateur, et même si ce dernier n'est pas dupe il a envie d'y croire. *Real-TV*, dont le titre est à prendre au sens de «vraie télé» bien plus que télé du réel, émission symptôme du réseau FOX, ne cesse de se présenter comme l'émission que son public produit, car elle présente des bandes envoyées par les téléspectateurs. Mais ces bandes sont remodelées par la sta-



Des émissions remodelent, avant de les diffuser, des bandes envoyées par les téléspectateurs. Ne reste rien du réel mais perce la réalité, économique et marchande bien sûr.

tion avant d'être recrachées sur le réseau: on monte et démonte, ajoute des effets sonores, ralentis, reprises, voix off qui dramatisent. On reprend toutes les techniques de la fiction pour faire du brut un produit raffiné, présentable et consommable. Ne reste rien du réel mais perce la réalité, économique et marchande bien sûr, mais aussi d'autres réalités moins avouables que ce cher Andy Warhol avait synthétisées dans sa formule sur la notoriété aussi immense que brève. Andy aurait aimé *Real-TV*, qui regorge de bandes qu'on devine expressément faites pour y être diffusées par des imbéciles qui mettent en jeu leur propre vie ou celle de leurs proches devant le caméscope familial. C'est dire la valeur du capital de célébrité qui colonise certains cerveaux, plus nombreux qu'on ne le pense, et les contributeurs à *Real-TV* m'apparaissent finalement un degré plus sympathiques dans leur implication personnelle que bien des professionnels de l'image qui passent à la télé pour clamer qu'ils ne jouent pas le jeu des médias.

Car les bandes de *Real-TV* ne sont pas toutes filmées au hasard par des quidams témoins de tel ou tel accident. Le type soi-disant dévoré par les lions et filmé par sa femme avec un caméscope familial a aussi contribué au destin en sortant de sa voiture dans le parc safari. Il existerait plus de 40 millions de caméras vidéos personnelles en circulation. Il tombe sous le sens qu'une partie d'entre elles sont manipulées par des gens eux-mêmes manipulés, qui veulent en tirer une notoriété personnelle, d'autant plus grande qu'ils auront risqué le plus gros possible. Ce sont des Don Quichotte de la réalité, ce qui n'est pas si paradoxal qu'on pourrait le croire. Le héros de Cervantes est en effet le gobeur d'histoires idéal puisqu'il a depuis longtemps aboli la marge ténue entre fiction et réalité. C'est le lecteur-héros qui place la fiction au même niveau que le réel. La fiction est sa réalité, et sa démarche de chevalier errant a quelque résonance sur celle du pauvre téléspectateur errant dans un zapping picaresque où les émissions sont de minables auberges qu'on aimerait prendre pour des châteaux espagnols. ■